

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles SIMON

La visite

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 244-246

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# LA VISITE

A Monsieur l'abbé Merrien,  
en respectueux hommage.

Tout au fond de la cour exigüe et sans air  
Où se hâte la nuit froide,  
L'escalier boueux et roide  
Monte au corridor désert.

C'est là que donne sa chambre, sa pauvre chambre  
Où l'on grille en juillet, où l'on gèle en décembre,  
Avec son plafond bas que le temps a noirci,  
Ses murs nus et son lit sans rideaux. C est ici  
Qu'elle vit, seule, vieille, impotente,  
Sans rien maudire, et dans l'attente  
Paisible du moment fixé par Dieu,  
Où n'ayant personne à qui dire adieu,  
Elle quittera, d'une âme sereine,  
Le corps misérable qu'elle traîne.

Pourtant... pourtant, elle aussi,  
Elle a connu les jours où tout vous réussit,  
Les jours bleus, les jours roses,  
Où l'on ne comprend pas que d'autres soient moroses,

Et qui ne semblent point devoir finir ;  
Et cette nuit qui dans la chambre tombe  
Comme un drap noir sur une tombe  
La fait se ressouvenir.

.... Elle a douze ans et communie.  
La cloche annonce au loin la fête du couvent,  
Et lorsqu'elle va, la Messe finie,  
Embrasser sa famille réunie,  
Elle se sent au cœur plus de bonheur qu'avant.

.... Elle a vingt ans et se marie  
Le mois suivant.  
Le mois passe, et, lorsque épouse chérie,  
Elle sort de l'église où pour elle l'on prie,  
Elle se sent au cœur plus de bonheur qu'avant,

.... Elle a trente ans. Des enfants qu'elle adore,  
Insoucieux du lendemain,  
L'entraînent par la main  
Jouer, jouer encore :  
Et les apercevant,  
Elle se sent au cœur plus de bonheur qu'avant.  
Mais tout à coup, la Mort frappe à la porte,  
Glace le rire aux lèvres de son fils  
Et l'emporte.  
Brisée aux pieds du crucifix  
Qui lui montre pourtant l'espoir, la mère pleure  
Longtemps celui qui tout à l'heure  
Grimpait sur ses genoux  
Quêter une caresse :  
Christ ! Christ ! ayez pitié de nous !

Puis elle se raidit, reportant sa tendresse  
Sur son dernier né  
Qui rose et potelé, lui sourit dans les langes.  
Hélas ! l'heure noire a sonné :  
Le bébé s'en va chez les anges.  
Et du jour où le nid  
Reste vide, c'en est fini  
Des bonheurs d'autrefois. Son mari perd la vie  
Dans un accident ;  
Sa fortune est ravie  
Dans un naufrage. Alors, Dieu seul aidant,

Elle travaille ;  
Et vaille que vaille  
Elle atteint cinquante ans, soixante, soixante-dix,  
Jusqu'à ce qu'enfin la vigueur de jadis  
Quitte ses membres engourdis.

Et depuis, elle est là, conservant les années  
Heureuse dans son vieux souvenir,  
Comme entre des feuillets on aime réunir  
Des fleurs fanées.

Et par ce soir maussade et désolant  
Qui dans sa chambre tombe  
Comme un drap noir sur une tombe,  
La pauvre vieille en se les rappelant,  
Sent son isolement lui peser davantage  
Et deux larmes couler de ses yeux fatigués.

. . . . Des pas. Quelqu'un monte l'étage . . . .  
« Ah ! cher Monsieur, merci ! les jeunes gens sont gais,  
Et moi je suis si triste ! . . . »

Alors, elle partage  
Son bonheur naissant, et lui, ses lointains regrets ;  
D'un avenir distinct ils espèrent ensemble,  
Et leurs âmes sont plus belles d'être près.  
Et quand il redescend, tout pensif, il lui semble  
Qu'il laisse de sa vie au fond du corridor,  
En haut de l'escalier roide  
Où se hâte la nuit froide.

Quant à la pauvre vieille, elle est calme et s'endort.

Ch. SIMON, étud. en droit,  
*Secrétaire de la Conférence Pasteur.*

Paris. 20 mai 1902.